DEUXIEME ANNEE. — N° 56 LE NUMERO 50 CENTIMES SAMEDI 29 MAI 1926

L'INSURGÉ

ABONNEMENTS
France, mois : 8 fr. ; 1 an, 16 fr.
Extérieur, 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi

sous la direction d'André COLOMER

PAIX SUR TOUS LES FRONTS

Depuis quelque temps, M. Guernut mène dans l'organe officiel du Bloc des gauches une timide campagne pour amener ses amis du Cartel à conclure avec les Riffains une paix honorable.

M. Guernut, qui est un personnage très important de la République, du fait des fonctions qu'il occupe à la Ligue des Droits de l'Homme, semble découvrir subitement que, malgré des années et des années de luttes sanglantes, les Riffains indomptés et insoumis sont restés ce qu'ils étaient il y a des siècles : des hommes attachés à leur liberté et à leur civilisation jusqu'à la mort.

Si M. Guernut avait voulu renseigner plus largement ses lecteurs, s'il avait voulu prouver son désir sincère de paix, il aurait tenu à souligner les déclarations faites par Saint-Preux dans l' « Humanité ». Il aurait ainsi dit pourquoi la paix n'avait pas été signée au cours des semaines passées et qui s'était dressé contre la paix, et M. Guernut aurait, en vrai pacifiste, stigmatisé la camarilla militaire qui, au nom de la République, règne souverainement au Maroc.

Mais M. Guernut, cartelliste notoire, est l'ami de ceux qui ont laissé faire la guerre et même l'ont continuée, depuis le bien-aimé Herriot à P.-P. Painlevé, soumis aux ordres de Finaly. Les articles pacifistes de M. Guernut n'empêcheront pas que M. Herriot, président du Conseil, ait préparé l'envoi de renforts demandés par le maréchal Lyautey, et que ces renforts aient été expédiés par Paul-Prudent, alors au ministère de la guerre.

M. Guernut ne fera pas oublier aux masses laborieuses qui avaient cru en le Cartel que M. L. Blum et ses amis socialistes ont voté les crédits demandés au titre de l'expédition marocaine en « **raison du fait acquis** ». Les travailleurs et les pacifistes de ce pays se souviennent de l'intervention du vétérinaire Renaudel, du « Quotidien », clouant au pilori le député communiste Doriot, coupable à ses yeux d'avoir, au nom de son groupe, demandé la paix immédiate et l'évacuation du Maroc et de la Syrie.

M. Guernut oublie-t-il donc que lui-même, dans un article paru dans le « Quotidien », affirma **que nous ne pouvions quitter le Maroc, où nous avions été appelés par les Riffains eux-mêmes** pour y accomplir une œuvre de civilisation et de paix ?

Le vertueux « Quotidien » n'a-t-il pas affirmé que la visite de Malvy à Primo de Rivera n'avait aucun caractère militaire, et cet organe si bien renseigné n'a-t-il pas démenti une information suivant laquelle M. Malvy était allé à Madrid pour arrêter les conditions de la participation espagnole et conclure un accord militaire concernant les futures opérations au Maroc ?

M. L. Malvy n'a-t-il pas affirmé à son retour : « J'ai la conviction d'avoir bien travaillé pour la paix » ?

Nous voyons comment ces messieurs entendent la paix. Où sont les promesses du 11 mai ? Herriot, puis Painlevé, puis Briand ont refusé la paix offerte. Où sont les mesures contre la vie chère, la stabilisation du franc (la livre montée à 178 fr. 22) ?

Deux années pourtant se sont écoulées, et ce pays, déjà appauvri par plus de quatre ans de guerre, est écrasé sous les charges de toutes sortes qu'il doit au Cartel. La vie des travailleurs est abominable. Salaires insuffisants, logements insalubres, situations instables, lois sociales violées, etc., etc.

Pourtant, les amis de M. Guernut étaient en majorité à la Chambre. Sous leur poussée, le baron Millerand quitta l'Elysée. Mais ce fut là un geste symbolique et négatif. De capitulation en capitulation, d'abdication en abdication, ils en sont arrivés à défendre un ministère que M. Poincaré, voire M. Millerand, pourraient présider.

Toutes les lois sociales si péniblement acquises sur la bourgeoisie sont violées ou méconnues par les ministres cartellistes. Les prisons gouvernementales regorgent de travailleurs emprisonnés pour avoir exercé le droit de grève ou le droit de critique contre les maîtres de l'heure ; mais les pires ennemis du régime républicain sont protégés et flattés. Clerc est condamné à trois années de prison pour s'être défendu contre le fascisme, mais deux jeunes, et fiers fascistes sont acquittés pour avoir tué un cheminot dans son jardin par les mêmes juges bourgeois.

Sous le règne du Cartel, un haut dignitaire de la cour pontificale est venu dans le palais de l'Elysée recevoir la pourpre cardinalice en présence du président de la République, de M. Briand et des principaux ministres, très laïcs ainsi qu'il se doit. Le 5e d'infanterie, avec drapeau et musique, rendait les honneurs au représentant du pape et du fascisme.

Devant l'impuissance réalisatrice des élus du Bloc des gauches, les travailleurs ont perdu toute confiance. Ils veulent la paix sur tous les fronts. Ils veulent que les jeunes ouvriers et paysans français cessent de tomber sous le soleil d'Afrique pour les beaux yeux des grands d'Espagne et les profits de quelques gros requins de la finance. Ils savent que les désirs de paix de M. Guernut et du « Quotidien » cachent des préoccupations électorales.

Les travailleurs pour qui la politique n'est pas un moyen d'existence, qui chaque jour peinent pour arracher un maigre morceau de pain à un patronat rapace, blocard de gauche ou de droite, les travailleurs qui font la guerre et qui la paient imposeront par tous les moyens la paix sur tous les fronts parce qu'ils sont la seule force, la seule puissance à quoi, s'ils le veulent, rien ne pourra résister.

L. PERICAT.

Libres Propos

Beaucoup de gens s'imaginent — à tort, d'ailleurs — que la banque de France, c'est l'Etat, que ce dernier peut puiser à volonté dans les coffres de celle-là quand il a besoin d'argent, et, il suffirait pour le prouver de lire avec attention les discussions des représentants de la République cette semaine avec le gouverneur et les régents de cette banque. Cette dernière banque a accumulé depuis 1914 (et peut-être pas toujours avec des moyens légaux) l'or qui se trouvait dans le pays, elle a ses rabatteurs qui lui amènent les pièces de 20 francs qu'ils ont obtenues des paysans pour de beaux billets de banque tout neufs et.. sans valeur et il lui fait peine d'en jeter quelques millions sur le marché des changes pour arrêter la dégringolade du franc.

Le Gouvernement de son côté a été jusqu'à envisager la révocation du gouverneur, M. Robineau, pour obtenir de ce dernier l'appoint d'or nécessaire pour retarder la faillite. Or, de cet événement, je n'en veux tirer que deux enseignements :

1° Comment le Gouvernement qui opprime le populo avec sa sacro-sainte légalité a-t-il été jusqu'à menacer de révocation un gouverneur de banque qui est en dehors de ses attributions, et cela ne ressemble-t-il pas au couteau que l'on met sur la gorge du voyageur que l'on veut dévaliser ?

2° Comment, d'un autre côté, le Robineau gouverneur de la banque de France et les régents, M. le baron de Neuflize, le baron E. de Rotschild et François de Wendel, ont-ils pu hésiter une seconde entre leurs intérêts — ceux de la Banque ! — et le salut de la France — avec un F majuscule — quand tous les jours, au nom de cette même France ils implorent les quelques sous d'économie que les ouvriers ont pu mettre de côté.?

..Je laisse ces petits faits à vos réflexions.

SPARTACUS.

LIRE :

En 2e page :

D'Alembert, Lalande, Stuart Mill, Elie Reclus contre M. Fua, par Henriette SAURET.

En 3e *page :*

Réponse à Mme Sahuqué, par FUA.
L'Entente anarchiste, par E. ARMAND.

LA POLICE AU SERVICE DU FASCISME

Le lundi de la Pentecôte était pour le Fascio italien de Paris une fête doublement religieuse, puisqu'elle servait d'anniversaire à la onzième année écoulée de l'entrée dans la tuerie mondiale de la — oh ! combien — glorieuse Italie. Des deux heures de l'après-midi, les délégations fascistes arrivent place de l'Etoile pour y déposer les couronnes réglementaires, couronnes que nous voyons successivement apportées depuis le début de l'installation du macchabée inconnu, par tous les groupements militaristes ou gouvernementaux.

D'arrogantes « chemises noires » encadrent un oriflamme noir à tête de mort. C'est l'emblème du Fascio, c'est le drapeau de mort qui, depuis de longs mois, assiste aux assassinats quotidiens des hordes mussoliniennes.

Un cri parmi les copains : « A bas Mussolini ! » et c'est la tempête. « Bas le fascisme ! Mort aux assassins ! Bandits ! Vive Matteotti ! » mille cris divers stigmatisent les canailles qui, pâles et les dents serrées, se tiennent coites. De vagues cris tardifs, cependant, fusent parmi les gradins, si arrogants auparavant. Ils disent, certes, parce que la police charge les quelques anarchistes français et italiens qui viennent hurler leur haine et leur dégoût des régimes dictatoriaux.

L'agent cycliste Brune, matricule 5405, se signale par sa brutalité. Un communiste italien, Prasio Dandolo, est victime de cette brute, qui plus tard au poste plastronna, nous déclarant qu'il « se fontait » de nous et que nous pouvions prendre dix fois son numéro si tel était notre plaisir. Un autre flic, le 7343, frappe également, sous les bravos de la horde fasciste, qui n'ose cependant s'aventurer sur la place de l'Etoile, nos camarades manifestants.

Des ordres sont donnés par le commissaire du 8e, furieux de voir — et cela fle l'aveu des inspecteurs et des flics — des protestataires siffler le fascisme, alors que son Altesse le ministre de la Justice italienne et l'ambassadeur à Paris sont présents à la mascarade patriotique. Le cheptel se précipite. Désignés par une virago qui invective les antifascistes, le camarade Darras et une copine de « l'Anarchie » sont ignoblement brutalisés. Je suis moi-même appréhendé pour être simplement accouru sur les lieux de la bousculade, grossièrement insulté par un « bourgeois » et emmené au poste avec la douceur coutumière appliquée par ces messieurs. Un camarade italien, Bruschi Angélo, est, lui aussi, arrêté, étant porteur d'une canne. Ceci est pour ainsi dire dans l'ordre. Nous savons depuis longtemps qu'il faut s'attendre, lorsque l'on ne s'incline pas devant leurs ordres, à voir s'abattre sur ses épaules les sales pattes des policiers. Mais il y a plus fort. Le camarade Girardin, qui tranquillement nous suivait pour téléphoner ensuite à un défenseur éventuel, au cas où les arrestations seraient maintenues, fut également arrêté aux environs du commissariat, « alors qu'aucun délit ne pouvait être relevé contre lui », et cela sur les ordres d'un policier en bourgeois qui insistait auprès d'un brigadier très ennuyé de l'affaire, en lui ordonnant d'aller, s'il le fallait, **le chercher dans un café,** d'où notre ami téléphonait. Telle est la liberté individuelle sous le règne des élus du onze mai.

Ceci nécessite une conclusion. La voici, elle est la seule logique. Le fait peut se reproduire. Les fascistes payant d'audace peuvent de nouveau manifester en « chemises noires ». Il importe que nous opposions notre force à la leur, cela sans appels ni convocations publiques. Devant la défaillance communiste (S.F.I.C.), qui fut remarquée des quelques communistes italiens présents, organisons nos petits groupes d'action après connaissance approfondie de ceux qui les composent, tenons-les en relations étroites et soyons prêts à prouver que, malgré les policiers, le fascisme aura à compter avec nous.

Louis LOUVET.

LA FUMISTERIE SPIRITE

par la Doctoresse PELLETIER

J'ai cru autrefois à l'hypnotisme ; comment faire autrement ? La Faculté me l'enseignait et... j'avais confiance.

L'hypnotisme il y a vingt ans était admis comme une de ces vérités scientifiques sur lesquelles il n'y a pas à revenir. On discutait gravement la question de savoir si un hypnotiseur pouvait suggérer à son sujet d'assassiner quelqu'un et dans l'affirmative, qui ne faisait pas de doute, on évaluait la responsabilité du criminel par suggestion.

Une hypnotisée ou donnée comme telle, un poignard de carton à la main, allait d'un pas tragique percer le cœur d'un pseudo ministre assis à côté du professeur. Mon bon sens naturel protestait bien un peu ; je me disais que j'étais peut-être en présence d'une farce et non d'une expérience scientifique. Mais mes camarades croyaient, je me défiais de moi-même, ne devrais-je pas faire confiance à des professeurs qui avaient passé avec succès des examens très difficiles.

Il paraît, du moins, aujourd'hui, des psychiatres l'affirment, que l'hypnotisme est de la mythomanie ; en bon français, de la blague. Les hystériques, les névropathes ont grand plaisir à tromper (mythomanie) ; ils font marcher les expérimentateurs et ne sont pas du tout hypnotisés.

Tout ce que j'ai vu jusqu'ici m'amène à penser qu'il en est du spiritisme comme de l'hypnotisme ; il n'y a là que de la mythomanie et aussi du charlatanisme.

Tous les médiums ont truqué, la carrière d'un médium célèbre se termine irrévocablement par la découverte de ses supercheries. Comment ne truquerait-on pas, lorsqu'on sait qu'avec un peu d'habileté on amènera des savants naïfs à vous couvrir d'or et des journalistes à répandre dans tout l'univers notre nom.

La cupidité n'est pas le seul mobile de la mythomanie des médiums, il faut y joindre une vanité spéciale.

Mlle Smith, le sujet qui a servi au professeur Flournoy de Genève à écrire son livre célèbre « Des Indes à la planète Mars » était une petite employée de magasin.

Toute la journée, ele servait des rubans, mais le soir, quelle revanche !

Devant un auditoire captivé, elle entrait en transe ; elle se disait transportée dans Mars et on la croyait sur parole, n'avait-ele pas inventé une langue, le Martien ?

Les sceptiques prouvèrent que la langue Martienne de Mlle Smith n'était que du français retourné et qu'il était certain par la structure de son langage inventé que Mlle Smith ne connaissait pas d'autre langue que le français. Qu'à cela ne tienne, le médium fit des retouches à sa grammaire, mais en dépit de toutes ses facultés surnaturelles, son Martien restait du français.

CLUB DES INSURGÉS

Vendredi 28 mai à 20 h. 30

Salle Lancry, 10, rue de Lancry

Métro : République et Lancry

Grand débat contradictoire sur

Le Spiritisme est-il une Fumisterie ?

ORATEURS :

Frédéric FUA - RIPERT (de la Maison des Spirites)
Ed. WIETRICH - Mme BORDY - E. FOURNIER

Mardi 2 Juin à 21 heures

Salle de l'Utilité sociale, 94, Bd. Auguste-Blanqui

Métro : Corvisart ou Glacière

Grand débat contradictoire sur

L'âme existe-t-elle distincte de la Matière et de Dieu ?

ORATEURS :

Marcel BAUDRY - Professeur MELANDRE
Pasteur LORRIAUX - André COLOMER

Les phénomènes spirites sont la puérilité même : apports de fleurs artificielles, tables qui remuent quand on les fait remuer, apparitions de linges blancs surmontés d'une tête découpée dans le catalogue d'une marchande de modes, ectoplasmes en gomme, photographies truquées. J'aime mieux aller chez Robert Houdin, on en voit bien davantage.

On parle encore des fameux phénomènes de Mantes où Madeleine, la fille décédée des maîtres de la maison, daigne apparaître quand on l'appelle. Le docteur Javorsky, qui est spiritualiste, est allé à Mantes. Il paraît que Madeleine n'a pas de tête : on ne voit que des linges blancs et on les voit fort mal à cause d'un nuage d'encens qui rend presque opaque l'atmosphère de la salle.

Que des demi-fous qui sont par dizaines de mille trouvent dans le spiritisme la confirmation de leurs hallucinations : rien de plus naturel. Mais il faut vraiment que la vague de sottise déclanchée par la guerre et l'après-guerre soit puissante pour que des gens sains d'esprit s'adonnent à des pratiques dignes du Moyen Age.

Mais les savants ?

Hélas les savants ont toutes les faiblesses humaines : ils ne détestent pas l'argent et ne sont pas fâchés de vendre cent mille exemplaires d'un ouvrage spirite auquel leur nom fait la réclame.

Il est vraiment désolant, alors que le progrès est si difficile de voir tant de volumes, tant de journaux, tant de conférences, tant de forces perdues enfin en faveur des enfantillages du spiritisme.

Toute religion, la religion spirite comme les autres est néfaste parce qu'elle contrecarre la raison et détourne l'humanité des seules réalités la vie et la terre.

Si la classe ouvrière devenait spirite, la bourgeoisie pourrait dormir tranquille. Elle le sait bien et c'est pourquoi, alors qu'elle n'a que la haine des personnes éprises de justice et de progrès social, elle couvre de ses bonnes grâces les fourbes qui espèrent se tailler une vie large en trompant l'humanité.

Doctoresse PELLETIER.

Simple remarque
au Professeur Mélandre

A l'une des dernières séances du Club des Insurgés, où Armand avait développé sa thèse de la camaraderie amoureuse, le Professeur Mélandre, orateur catholique, lui présenta quelques objections, et, entre autres, prétendit malicieusement — croyait-il — que le camarade qui veut mettre cette théorie en pratique spécule sur les avantages qu'il peut en tirer — table, logement... et le reste, — que c'est donc un simple marché, et que c'est uniquement l'attrait de ces avantages, de cette récompense, de ce *salaire* — c'est, si j'ai bonne mémoire, le mot employé par le Professeur Mélandre, en tout cas c'est le sens de ses paroles — qui peut inciter à adhérer à ce communisme momentané mais intégral.

Armand ne releva pas, ni au Club, ni dans *l'Insurgé*, l'inopportunité de cette critique, qu'il ne remarqua peut-être pas, ou que peut-être il oublia, ayant orienté sa réplique dans un autre sens. C'est pourquoi je me permets d'en dire un mot.

Je n'examinerai pas si cette objection est fondée, laissant ce soin à Armand, beaucoup plus expérimenté que moi — qui ne le suis pas du tout, je l'avoue — en la matière.

Mais, fondée ou non, il me semble que le Professeur Mélandre n'était guère qualifié pour la soulever. Un catholique parlant de l'attrait des récompenses, n'est-ce pas parler de corde dans la maison du pendu ? Le Professeur Mélandre, trop absorbé dans la délectation de sa spirituelle malice, ne s'apercevait pas qu'elle se retournait contre lui. Il oubliait que cet attrait est le principal moyen de l'Eglise Catholique pour recruter sa clientèle, que la très grande majorité des « fidèles », agissant comme les plus vulgaires mercantis, passent un marché avec le Bon Dieu, en lui offrant quelques efforts, quelques souffrances, et quelques prières dans cette courte vie, en échange de joies infinies dans une autre vie qui ne doit pas finir, et qu'*ils n'observent* les pratiques de la Religion qu'en vue de ce *salaire* formidable qu'est le Paradis éternel.

Le professeur Mélandre me permettra-t-il de lui rappeler à cette occasion certaine parabole qu'il doit bien connaître, et où il est question — j'emploie les termes de la traduction française la plus connue, bien qu'elle soit inexacte — de paille dans l'œil de notre voisin, et de poutre dans le nôtre ?

E. FOURNIER.

Chaque Semaine

ASSISTEZ aux DEUX SÉANCES du " CLUB des INSURGÉS "

Le MARDI à 21 h. Boul. Aug. Blanqui
Le VENDREDI à 21 h. 10 rue de Lancry.

D'Alembert, Lalande, Stuart Mill, Elie Reclus, etc.
contre M. Fua

Si j'avais le temps de m'amuser, je rirais bien de la colère froide de M. Fua qui, comme un bœuf chatouillé par des œstres, se trémousse, s'agite avec inquiétude, tourne la tête de çà, de là, lance des coups de corne dans toutes les directions. Cette colère n'est pas pour m'étonner. La colère, le sarcasme, c'est à peu près tout ce qui reste aux hommes pour nous combattre. Aussi leur fureur est elle le thermomètre de notre ascension. Quand ça monte d'un degré, soyez sûr qu'il y a un triomphe de femme quelque part. Paud Souday pond un article agressif sur l'intellectuelle, Vautel tonitrue contre le vote des femmes, monsieur Fua décrète notre congénitale stupidité,. Bon cela ! C'est qu'ils sentent passer le vent du boulet qui abattra leur privilège. Un beau jour le thermomètre éclatera et l'un de ces terribles conservateurs crèvera de congestion. Mais je ne veux pas, tombant dans leur travers, généraliser : en dehors des forcenés du dernier carré, beaucoup d'hommes actuellement sont raisonnables, c'est-à-dire féministes comme beaucoup d'hommes le furent dans le passé, Je le prouverai tout à l'heure, car la majorité de mes réponses à M. Fua sera étayée sur des textes d'hommes.

Je ne suis donc nullement surprise que M. Fua ait qualifié (originalement) mon article « d'hénaurme ». Je ne suis pas assez niaise pour avoir imaginé qu'après lecture de mon papier, M. Fua allait, *S'cambre aisément converti*, baisser la tête, désarmer et passer, sans plus d'escarmouches dans notre camp. C'eût été trop beau, et peut-être, d'ailleurs, peu souhaitable, car ce féroce antagonisme, cette haine incandescente que nos adversaires nous manifestent, nous donnent l'occasion de développer un passionnant sujet et de révéler aux lecteurs des arguments à la gloire des femmes généralement ignorés. Du reste, je ne cherche pas du tout à convaincre M. Fua car je sens son antiféminisme incoercible, enfermé en lui comme les globules de son sang. Ce n'est pas de sa faute. Il est presque impossible à certains hommes vivant depuis des générations à l'ombre des préjugés, d'ouvrir les yeux à une lumière trop vive qui les blesserait comme le soleil offense la prunelle nyctalope des hiboux.

D'abord, monsieur, vous qui cherchez à me prendre en défaut sur des détails, qui ergotez sur la valeur de telle ou telle savante, qui finassez sur des dates, qui vous efforcez de diminuer les découvertes féminines, *pourquoi esquivez-vous l'essentiel de mon article ? Pourquoi, vous qui avez des prétentions scientifiques*, ne répondez-vous pas à la principale argumentation qui est justement le pivot, le nœud même de toute la question ? Vous avez écrit dans *l'Insurgé* du 10 avril, ceci : « *Sa physiologie interdit à la femme l'intellectualité qui est un luxe réservé au mâle. Dans le domaine de la science, la femme ne s'est jamais aventurée, or, s'il y eut des savantes, ce ne furent que de rarissimes exceptions.* »

Ces savantes que vous appelez exceptions et qui en réalité sont légion — même si elle n'ont pas, selon vous, de génie, *sont des intellectuelles* et prouvent *qu'aucune science n'est interdite à la femme.*

Comme vous êtes bien forcé de reconnaître, même implicitement, que ces femmes furent intellectuelles, vous vous rattrapez (*Insurgé* du 15 mai) en rabaissant leur œuvre et en écrivant dédaigneusement : « Je demande des Newton et des Laplace féminins et vous me proposez des Newton et des Laplace de pacotille...

Pardon, pardon, dans votre première diatribe, vous demandiez *seulement* de simples *intellectuelles* et maintenant vous exigez des Newton et des Laplace femmes ! Vous allez vite..

Mais je n'ai jamais dit que la femme avait fourni le même apport que l'homme dans le domaine scientifique, puisque j'ai soutenu précisément qu'elle n'avait pu donner la mesure de son génie, à cause de l'éducation abrutissante qu'on lui fait subir depuis des millénaires. Car la principale thèse de mon article était celle-ci à laquelle vous ne répondez rien :

Il est antiscientifique de comparer l'homme à la femme étant donné que depuis 4.000 ans, la femme vit d'une vie ralentie dans un milieu inhibiteur grâce aux codes, à la famille, à la religion, qui l'abrutissent et la démoralisent. Les noms remarquables que je viens de citer ne peuvent donner la mesure du génie féminin.

Or ceci est tellement exact que je m'y rencontre avec des voix d'hommes que vous ne pouvez pas renier, j'espère.

Au XVIII[e] siècle d'Alembert écrivait :

« *A l'égard des ouvrages de génie et de sagacité, mille exemples nous prouvent que la faiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus solide et plus mâle ne mettrait-elle pas les femmes à portée d'y réussir ?* »

et Jérôme Lalande :

« *Je crois qu'il ne manque aux femmes que les occasions de s'instruire et de prendre de l'émulation; on en voit assez qui se distinguent, malgré les obstacles de l'éducation et du préjugé pour croire qu'elles ont autant d'esprit que la plupart des hommes qui acquièrent de la célébrité dans les sciences.* »

Au XIX[e] siècle, Stuart Mill :

« *Presque toutes les idées qu'on pouvait atteindre par la seule force des facultés natives sont depuis longtemps conquises et l'originalité dans le sens le plus élevé du mot ne peut plus être que le prix des intelligences qui ont subi une laborieuse préparation et des esprits qui possèdent à fond les résultats obtenus par leurs devanciers. Combien y a-t-il de femmes qui aient accompli cette tâche ? Quand les femmes auront reçu la préparation dont tous les hommes ont besoin pour exceller avec originalité, il sera temps de juger par expérience si elles peuvent ou ne peuvent pas être originales.* »

Enfin, au XX[e] siècle, le docteur Charles Huot :

« *Il existe, il a existé de tout temps, en Europe, une telle différence entre les systèmes d'instruction, d'éducation, de culture littéraire, scientifique, artistique, appliqués à l'un et l'autre sexe, que toute discussion sur leur supériorité ou leur infériorité respective ne repose sur aucun élément sérieux d'appréciation.* »

Il me semble que voici un point maintenant posé de façon irréfutable :

1° *On n'a pas le droit de comparer l'œuvre passée de l'homme et de la femme.*

Cependant malgré l'inégalité de leur condition, des femmes ont été des savantes, des calculatrices. Elles ont prouvé que la femme était capable de raisonnement abstrait, d'œuvre suivie et forte; elles ont été en quelque sorte les « témoins » des potentialités de leur sexe. Donc, second point :

2° *L'assertion de M. Fua; que sa physiologie défend l'intellectualité à la femme, est radicalement fausse.*

Ne soufflant mot, et pour cause, de ces deux points essentiels de ma réponse, M. Fua en est réduit à chipoter sur les détails, à faire le pion.

Il s'esclaffe parce que j'ai écrit que l'industrie, l'agriculture, l'architecture et la thérapeutique étaient dues à la femme et il écrit : « Sur quoi vous basez-vous pour attribuer ces découvertes à des femmes, quand nous ne connaissons même pas le nom des peuples qui les premiers en firent usage ! » Que la poterie date de l'époque du renne, que la préparation des peaux soit encore plus ancienne, je ne songe pas à le contester : je prétends que l'une et l'autre furent inventées par la femme, car à l'origine des temps, toute civilisation est due à la femme. Je me base sur *les traditions* qui, toutes, attribuent à la femme les premiers travaux pacifiques, et *sur ce fait connu* que chez tous les sauvages du monde l'industrie est toujours l'œuvre de la femme.

Les *traditions mythologiques* donnent à Cérès l'invention de la charrue, à Arachné celle des filets de pêche, à Minerve celle de l'architecture, à Penelope celle des aiguilles, etc..

Les *traditions assyriennes* rapportent que Sémiramis inventa les canaux d'irrigation, les chaussées, le char armé de faux; que les télégraphes aériens sont dûs à Adossa femme de Ninus; (voilà le nom de femme qui, selon M. Fua, *n'apparaît point à l'aube de ces découvertes*) que l'invention du levier est due à Cynira.

La *tradition chinoise* dit que l'art de filer fut enseigné aux Chinois par la femme de l'empereur Yas, tandis que la *tradition juive* nous enseigne que Noema initia à ce même art les Hébreux, et que la *tradition péruvienne* assure que ce fut Mama Della, femme de Mancolapac, qui apprit aux indigènes à croiser les fils.

Voici des coïncidences inquiétantes pour les misogynes ! C'est Homère qui attibue à deux femmes, Circé et Agamède, la découverte des propriétés thérapeutiques des plantes. En ce qui concerne la navigation à voiles que j'ai également donnée comme une invention féminine, M. Fua, tout fier, écrit : « Rappelez-vous ce navire marchant à la voile qui figure sur une des parois du tombeau d'Api à Saqqarah ! » Parfait. Or la *tradition égyptienne* rapporte ceci : « Isis, lasse de manier les lourdes rames de son vaisseau, défit le voile de sa tête et, s'étant aperçue que les vents la poussaient en le gonflant, imagina de faire mettre un mât au milieu du vaisseau et d'y appliquer une toile... » Vous avouerez que les traditions montrent aux femmes une singulière complaisance ! !

M. Fua, avec un sérieux vraiment superbe, me réclame des preuves à l'appui de mes dires. Je considère que, lorsqu'il s'agit d'époques aussi reculées, l'accord des traditions, des légendes, des mythologies est déjà une preuve assez remarquable. A M. Fua maintenant de *prouver* que les hommes sont les auteurs de toutes ces inventions ! Il me rétorquera peut-être encore que j'accommode l'histoire en me basant sur Homère, les traditions, etc.. Elie Recius l'accommode-t-il, lui, quand il écrit :

« Chez nos Hyperboréens comme chez nombre de primitifs tels que les Tolars et la plupart des nègres, la construction des demeures est l'affaire des femmes qui font toute la besogne, depuis les fondements jusqu'au faite.

« *Le premier architecte a été la femme.* A la femme, pensons-nous, l'espèce est redevable de tout ce qui nous fait hommes.

Chargée des enfants et du bagage, elle établit un couvert permanent pour abriter la petite famille : le nid pour la couvée fut peut-être une fosse tapissée de mousse, à côté elle dressa une perche avec de larges feuilles étagées par le travers et quand elle imagina d'attacher trois à quatre de ces perches par leurs sommets, *la hutte fut inventée, la hutte, le premier intérieur.* Elle y déposa le brandon qu'elle ne quittait pas et la hutte s'éclaira... Quelle qu'ait été l'origine du feu, il est certain que *la femme a toujours été la gardienne et la conservatrice de cette source de vie.* Elle éleva et apprivoisa les animaux, *devint la mère des peuples pasteurs.* Ce n'est pas tout : à côté du mâle qui vaquait à la grande chasse, la femme s'occupait de la petite, ramassant œufs, insectes, graines et racines. De ces graines elle fit provision dans sa hutte, quelques-unes qu'elle avait laissé tomber germèrent tout auprès, crûrent et fructifièrent. Ce que voyant, elle en sema d'autres et devint la *mère des peuples cultivateurs.* En effet, chez tous les non-civilisés, la culture revient aux ménagères. *Nonobstant la doctrine qui fait loi présentement, nous tenons la femme pour la créatrice de la civilisation en ses éléments primordiaux* « sans doute la femme à ses débuts ne fut qu'une femelle humaine, mais cette femelle nourrissait, élevait et protégeait plus faible qu'elle, tandis que son mâle ne savait que poursuivre et tuer; il égorgeait par nécessité et non sans agrément, »

Elie Reclus (*Les Primitifs*).

Le docteur Charles Huot l'accommode-t-il quand il déclare :

« *La valeur réelle de la femme comparée à l'homme, apparaît nettement en pays noir primitif* où les deux sexes, placés dans les mêmes conditions négatives d'éducation et de culture offrent à notre observation leur constitution intellectuelle originelle pure de toute altération. Il n'apparaît pas dans la série animale que les femelles, malgré une structure anatomique sensiblement différente, soient inférieures au mâle, bien au contraire. De même l'homme et la femme pourvus à l'origine d'une organisation cérébrale identique, n'ont subi à ce point de vue, que les modifications strictement nécessitées par l'adaptation de leur cérébralité à leurs conditions d'existence respectives.

Or, quel que soit le degré de leur évolution vers la civilisation, toutes les peuplades de l'Afrique fétichiste offrent ceci de commun que les hommes ne conçoivent d'autre destinée que vivre au jour le jour, durer, inactifs, insoucients, en accomplissant le minimum d'efforts physiques ou intellectuels. Pour tout ce qui concerne leur existence matérielle ou celle de leur famille, c'est *à la femme seule qu'incombent tous les travaux, tous les soucis, toutes les responsabilités.* »

Docteur Charles Huot,

(*La Femme chez les Primitifs Centre-Africains*).

Ce que dit M. Ch. Huot pour les noirs, nous en retrouvons le témoignage éloquent chez tous les primitifs, Peaux-Rouges, Esquimaux, etc., où nous constatons chez la femme ce goût industrieux, cet amour de la vie sous toutes ses formes, cette ingénieuse exploitation de la plante et de l'animal. La femme accomplit tous les travaux utiles, tandis que l'homme ne sait que combattre.

L'accord de toutes les traditions et des *observations faites sur les primitifs* amène à conclure qu'à l'aube du monde la femme était égale par le cerveau sinon supérieure à l'homme.

« Je dois reconnaître que *ma très ancienne conviction de la supériorité de la femme* s'est singulièrement raffermie à la suite de mes séjours successifs en Afrique centrale », écrit encore le docteur C. Huot.

Puisque M. Fua aime tant reculer dans le passé, que n'est-il tombé en pleine civilisation matriarcale — Egéens — Egyptiens — en ces siècles où la femme était déesse, prêtresse, chef et conductrice. Ce ne sont pas là des *affirmations tranchantes*, mais des vérités incontestables depuis les fouilles de Crète commencées en 1900. Je renvoie mon contradicteur au livre de Glotz : *La Civilisation Egéenne*, où il ne manquera pas de trouver les *preuves* de ce que j'avance.

Les barbares Doriens ayant volé aux Egéens leur civilisation féminine, tout changea. La déesse devint un dieu, la femme confinée aux gynécées vit s'ouvrir l'ère des esclavages. A partir de ce moment tout ce qui est œuvre de femme, est volontairement défiguré, dissimulé, surchargé. C'est ce qui explique que la plupart des écrits des périodes grecque, alexandrine, byzantine dus à des femmes soient perdus, témoins ceux d'Alétée, d'Arignote, de Théano et d'Hypatie auxquelles la tradition attribue beaucoup d'écrits disparus (c'est-à-dire, probablement *détruits*...

A ce régime d'écrasement le cerveau de la femme s'obnubile; sa faculté d'invention se tarit, sa puissance créatrice s'étiole. Malgré cela, on compte cependant depuis le monde antique, des inventrices. M. Fua qui m'attaque sur les « inventions que je prête à Hypatie » (ce *n'est pas moi*, ce sont les hommes et ils sont par douzaines, qui se sont occupés d'Hypatie, c'est Lewis, c'est Wernodorf, c'est P. Hoche, c'est Meyer... qui ont parlé des inventions de la belle Alexandrine et c'est l'un d'eux qui dit : « il est certain qu'Hypatie a imaginé un planisphère et un astrolabe », D'aucuns parlent même d'un niveau d'eau et d'un appareil à distiller), M. Fua m'attaquera-t-il sur l'invention du *marbre artificiel* due à Mme Dutilleu et contestera-t-il à Mme Maté l'invention du *télescope marin ?* D'ailleurs nombre d'inventions faites par des femmes ont été attribuées aux hommes comme par exemple celle de la *woodite*, sorte de caoutchouc incombustible qui n'a pas été inventée par un M. Wood, mais par Mme Wood. A propos de fausse attribution laissez-moi, M. Fua, vous conter une petite histoire fort édifiante, perle du plus rare orient au collier des surcharges et des voleries masculines :

En 1716, une jeune femme de 26 ans, Lady Mary Montagne, accompagne son mari dans une ambassade auprès de la Porte Ottomane. Cette femme d'un esprit fin et observateur, ne tarda pas à remarquer en Turquie les effets de la *petite vérole artificielle*. L'inoculation existait alors depuis longtemps dans ces pays, *les matrones d'Anatolie l'ayant découverte aux alentours de 1600 et la pratiquant depuis lors.* Elle était d'ailleurs considérée par les Européens qui en avaient entendu parler comme un usage barbare. Lady Montagne après s'être adapté la manière dont les femmes turques faisaient l'insertion du venin variolique, la *tenta sur ses enfants*, rapporta le procédé en Grande-Bretagne et le propagea parmi ses connaissances. Vous avez bien lu ?

Ouvrez un dictionnaire, n'importe lequel, cherchez le nom de Jenner et lisez : *Jenner, médecin anglais qui découvrit la vaccine en 1796.*

Cherchez le nom de Montagne et lisez : *Montagne, Anglaise célèbre par son esprit et sa beauté.*

Et voilà, M. Fua, comment les hommes accommodent l'histoire, eux !

Oui, la femme qui, à la genèse de l'univers, avait allumé l'étincelle des civilisations, enfoncé dans la terre les racines de l'avenir, malgré la grande période d'étouffement qui l'a jugulée, est arrivée par éclairs à se manifester; les inventrices et les savantes ont été relativement nombreuses, mais soyez sûr que toujours l'homme a trouvé le moyen de rabaisser ou de dissimuler leur œuvre. Ainsi faites-vous, M. Fua, quand vous dites que Marie Agnesi n'a à son actif que les thèses soutenues dans son salon, alors que cette femme extraordinaire est l'auteur des *Institutions Analytiques*, remarquable traité de calcul différentiel et intégral dont le rapporteur de l'Académie des Sciences de Paris disait « On n'a point encore vu paraître dans aucune langue des Institutions analytiques qui puissent mener aussi vite et conduire aussi loin ». Ainsi faites-vous quand vous parlez avec un peu de pitié des travaux de Sophie Germain, génie méconnu par vous comme par d'autres : « Pour construire la Tour Eiffel, les ingénieurs ont utilisé l'élasticité des métaux. On a inscrit sur la tour les noms de 72 savants : on a oublié celui d'une fille de génie, *Sophie Germain*, la *théoricienne de l'élasticité* » (A. Rebière.)

Ainsi faites-vous quand — ne retenant, et avec dédain — de la phalange des savants que les noms de S. Germain et Kowaleski, vous oubliez Mme Marcel qui ouvrit à Faraday la route de la science par son *Traité de Chimie*, et celui de Clémence Royer dont on commence à s'apercevoir que l'œuvre a été soigneusement enterrée par la jalousie des hommes. N'est-elle pas cependant la grande femme que vous nous réclamiez, celle-là qu'on appelle le *Newton français*, celle « *qui a réalisé vers la fin du siècle passé, le vaste projet que Bacon n'avait pu encore qu'entrevoir à une époque où l'esprit humain sortait à peine de l'épaisse nuit médiévale* » (Albert Milice).

Mais voilà... les théories de Clémence Royer, « *peu orthodoxes, dérangèrent maintes habitudes d'esprit scolastiques, transmises d'âge en âge... Aussi n'est-il pas surprenant qu'un monument philosophique d'exceptionnel mérite soit resté inédit, que plusieurs manuscrits de ce grand génie féminin soient aujourd'hui perdus et vraisemblablement détruits.* » (Albert Milice). (1).

Voilà qui vient admirablement confirmer ma thèse,.. et ce n'est pas une femme qui écrit cela ! !

M. Fua nous demandait un Newton. En aurions-nous un par hasard ? Remarquez que nous vous faisons la part belle, car, vous qui contestiez à la femme même la faculté de raisonner, vous devriez déjà trouver merveilleux qu'une femme comme Mme du Châtelet ait seulement pu « traduire et éclaircir Newton ». Il faut être logique !

Si tous les hommes avaient été dressés en masse à être décrotteurs, cuisiniers et ravaudeurs pendant cinq mille ans, je voudrais bien savoir où en serait leur cervelle et s'ils seraient seulement capables de comprendre les lois de la gravitation ! Les Newton, les Laplace ? Fruits de la serre chaude qui a toujours été l'atmosphère de l'homme que tout poussait et prédestinait aux œuvres de l'esprit, livres, professeurs, voyages, prix, encouragements et stimulants familiaux et nationaux !

Avec les facilités qu'il a toujours eues et son formidable atavisme de culture, l'homme n'aboutit après tant de siècles studieux qu'à faire régner sur la terre la guerre, la confusion et le désordre économique et spirituel.

La femme, après des millénaires d'abrutissement secoue ses liens, réclame sa part de lumière, esquisse son image future et déjà dans la science actuelle joue un rôle magnifique. Si son cerveau était incapable comme vous le prétendez, comment pourrait-elle après quelques années seulement de libres études, atteindre à des résultats pareils ?

Vous croyez nous faire rentrer sous terre en faisant allusion à certain homme féministe que vous ne nommez pas — et qui réprouve « certaines féministes » dont je suis, sans doute.

La femme d'aujourd'hui se moque de vos prétendus féministes bien mâles qui, au lieu de l'encourager et de l'applaudir, la débinent et cherchent à l'entraver, Elle a pour elle les justes et grands écrivains que j'ai abondamment cités; en dépit de tous ses contempteurs, elle va son chemin, et pour ce faire, elle n'a qu'à remettre son pied léger dans le sillon primitif de civilisation et d'idéal ouvert par la femme à l'humanité.

Henriette SAURET.

(1) *Clémence Royer*, par A. Milice. Peyronnet 1926.

De l'inégalité des Sexes

III

Réponse à Madame Sahuqué

Ainsi donc, Madame, pour avoir réfuté au lieu d'ergoter, pour avoir préféré le raisonnement à la sophomachie et n'avoir point opposé bavardage à verbosité la vision schématique devient mon point faible.

Soit, j'accepte le reproche : Je ne sais pas encore — peut-être ne le saurai-je jamais — tirer une vision d'ensemble de mes connaissances, faire succéder la synthèse à l'analyse. Mais prenez garde qu'un esprit synthétique documenté, est l'apanage de quelques intelligences d'élite et qu'autre chose est discourir à perte de souffle sur un sujet que l'on connaît à peine, autre chose est faire un harmonieux ensemble de connaissances réelles et profondes mais éparses.

Une synthèse n'a de valeur que par ses éléments : la somme de zéros ne sera jamais que zéro et je préfère connaître peu de choses, mais les bien connaître, que d'imiter la présomptueuse ignorance de ces faiseurs de phrases dont la bouche est pleine de mots sonores et la cervelle vide.

Opinion personnelle — et qui vaut bien la vôtre, madame, — mais j'estime excellente ma méthode et je continuerai ma critique fragmentaire pour bien montrer à nos lecteurs combien, en dépit d'affirmations tranchantes, les féministes sont mal documentées et que, pour nombre d'entre elles, un retour sur les bancs de l'école s'impose.

J'enregistre, avec satisfaction, que la kératine cesse d'être apparentée par vous à l'acide urique et que vous vous contentez d'en faire « un produit de l'excrétion vitale solide ». Je regrette, toutefois, de vous voir éprouver le besoin de cacher l'aveu de votre erreur passée dans une phrase compliquée quand il eût été si simple d'écrire : « la kératine n'est pas l'acide urique », tout comme vous aviez écrit : « la kératine, c'est-à-dire l'acide urique », finesse bien inutile, d'ailleurs, car vous auriez dû vous douter que je ne manquerais pas de souligner au passage, d'un trait léger, votre nouvelle erreur quant au rôle de la muréxide. Aux âmes bien nées l'aveu d'une ignorance ne devrait coûter aucun effort, mais la faiblesse est humaine !

Je m'étonne, par contre, qu'il ne se soit point trouvé quelque âme charitable pour vous montrer que ce régime de nourriture carnée, de suralimentation, auquel doivent être soumises les poules pour acquérir certains des attributs du mâle, témoigne, précisément, en faveur de ma théorie. Si le mâle produit naturellement, sans excès nutritifs, ce que la femelle ne peut donner que suralimentée, c'est qu'effectivement celle-ci ne possède pas l'excès d'énergie de celui-là. Les dépenses extra-vitales du coq doivent, cependant, trouver un équivalent chez la poule et cet équivalent c'est la ponte, phénomène spécifiquement féminin; j'ajouterai, reprenant un de mes précédents arguments, la poule vieillie n'a que faire de cet artifice alimentaire pour ressembler au mâle : l'arrêt de la ponte suffit.

Quant à la faiblesse fonctionnelle du sein masculin, vous n'avez pas, que je sache, répondu aux chiffres de ma précédente étude qui montraient que s'il est un sein qui doit mal fonctionner ce ne peut être celui de l'homme !

Remarquez d'ailleurs, que cette surproduction excrémentielle du mâle témoigne, précisément, d'une suractivité des échanges vitaux, donc d'un excès d'énergie disponible, tout comme l'excès de cendre sur le foyer d'une machine indique qu'à rendement égal elle a produit plus d'énergie que sa voisine puisqu'il y fut consommé plus de combustible de même qualité !

« Rien ne montre, dites vous, que l'aigle, plus grande que son compagnon, soit plus active ou se dépense en activité de luxe. » Derechef — et sans vous en douter semble-t-il — vous abondez dans mon sens, cet excès d'énergie que lui vaut une taille plus grande permet à l'aigle femelle de diminuer l'importance du dimorphisme sexuel qui, normalement, sépare le mâle de la femelle, mais s'avère insuffisant pour lui permettre de montrer une supériorité esthétique quelconque.

Ce n'est que lorsque la différence de taille se manifeste nettement en faveur de la femelle que les dépenses de luxe deviennent son apanage. C'est le cas, par exemple, du vermidien marin Bonellia, que vous me citez comme si j'ignorais son existence alors que pour en parler vous faites usage des termes mêmes de mon premier article où votre objection prévue est déjà réfutée.

« Les nids de plaisance, affirmez vous, relèvent de la courtisation. » Erreur, Madame, erreur complète, car le couple est déjà formé lorsque le nid de plaisance s'élève. Il ne saurait donc être considéré comme un appât du mâle, le petit hôtel particulier qu'il ferait miroiter aux yeux de la femelle pour entraîner une décision favorable. Ce qui est remarquable, au contraire, c'est que la nidification, sitôt qu'elle échappe à l'asservissement utilitaire et se montre, selon vos propres termes, « sans rapport avec la protection des petits » sitôt qu'elle devient jeu, activité de luxe, elle s'avère œuvre masculine, essentiellement masculine.

Les quelques lignes que vous consacrez à la vie des abeilles témoignent d'une regrettable confusion et constituent un modèle admirable de déformation sectaire.

Après le « Roman de la Ruche » un résumé de l'histoire véridique est indispensable.

Le peuple bourdonnant n'est pas formé d'individus tous identiques. L'abeille mère, ou reine, pond tous les œufs d'où sortent les nouveaux membres de la colonie. La ruche est donc une grande famille, mais une famille différente des familles humaines en ce que chacun n'y est pas l'égal de tous les autres; *il y a des catégories d'individus que leur structure anatomique et leur physiologie prédestinent à telle ou telle fonction. L'œuvre de l'habitude a été si profonde au cours de l'évolution des abeilles que chacune est aujourd'hui un outil adapté à une besogne particulière et exécutant cette besogne sans fatigue.* Elles sont maçonnes, cirières, nourrisseuses etc., mais aucune n'est apte à remplir la tâche de la voisine et c'est pourquoi vous êtes dans l'erreur lorsque vous écrivez : l'infatigable butineuse est citoyenne, maçonne, géomètre, chimiste, au besoin guerrière, *parce qu'elle est nourrice. Nou, toutes les ouvrières ne sont pas nourrices !* Celles-ci forment un groupe dans la communauté, une corporation dans la cité mais ne sont pas toute la cité. Votre idée de la division du travail maternel entre la reine et les ouvrières, qui faisait de celles-ci comme des mères au second degré est complètement fausse et ne correspond à rien dans la réalité. *C'est au contaire une remarque constante que plus l'organisation de la ruche est élevée et plus la matricité devient fonction spéciale au même titre que toutes les autres d'ailleurs.*

Les ouvrières des bourdons, par exemple, ces grosses abeilles velues, sonores, effrayantes, mais pacifiques, ne songent pas à renoncer à l'amour aussi la reine, ou mère principale, est à la tête d'un royaume qui n'est que l'ébauche de celui de notre abeille mellifique où les ouvrières n'ont aucun besoin sexuel. Ebauche d'ailleurs assez grossière car la prospérité y est toujours limitée, les lois mal définies, l'architecture informe et dispendieuse, le cannibalisme, l'infanticide primitif y reparaissent par intervalles etc.

Le groupe des Méliponites qui comprend les Mélipones et les Trigones tropicaux, est l'avant dernier de la race. A cause d'une spécialisation moins parfaite leur république est moins forte, la vie générale y est moins assurée, la prospérité plus bornée que chez l'abeille domestique où l'organisation mécanique du travail en commun, l'économie précise de l'effort, *la spécialisation poussée jusqu'à la modification, congénitale de la structure de chaque corporation*, permettent à l'ouvrière de ne jamais se reposer. Ces caractères particuliers de l'abeille domestique font de la ruche la société la plus élevée en organisation, « société à peu près parfaite mais impitoyable, où l'individu est entièrement absorbé par la république et la république à son tour régulièrement sacrifiée à la cité abstraite et immortelle de l'avenir » (Maeterlinck).

Le reste de votre article ne relevant plus de la science mais du féminisme militant me laisse indifférent. Si d'ailleurs j'ai placé la discussion sur le terrain scientifique c'est parce que le problème posé était, précisément, de savoir si la femme est, *intellectuellement*, l'égale de l'homme. Au surplus je vous ferai remarquer que je n'ai jamais parlé de refuser aux femmes l'exercice des droits de la citoyenne « consciente et organisée ».

Je me suis dressé contre la théorie de l'égalité intellectuelle des sexes — et vos arguments, Madame, ne sont point pour me faire changer d'avis — mais pour n'avoir pas étudié les répercussions possibles d'une égalité politique je n'ai pas d'opinion à ce sujet. A priori, la thèse égalitaire me semble juste car il est vraiment trop de sots qui votent, pour que l'on puisse décemment refuser ce droit à quelques femmes d'élite et à la foule innombrable de celles...

Mais votre passion vous égare lorsque, venant à parler des deux cités de l'avenir, vous oubliez que si la maternité est féminine la fécondation est essentiellement l'œuvre du mâle, au moins chez les vertébrés, et c'est pourquoi votre tableau d'une cité femelle dont le plein épanouissement se rit de la décrépitude de la société mâle m'est inintelligible, car je me demande vraiment ce que deviendraient les femmes si, dans la ville mâle morte, elles ne trouvaient pas d'étalons !

La parthénogénèse est un mot sonore mais, permettez-moi de vous le rappeler, il faut être deux, et de sexes différents s'il vous plaît, pour faire un gosse; inutile sinon de s'y mettre.

Et puisqu'aussi bien votre discussion a quitté la route large et sûre de la science pour s'engager dans les ruelles obscures et tortueuses du sentiment je crois que nous pourrons nous en tenir là.

S'il se trouve, cependant, quelque lectrice mieux documentée qui veuille, à son tour, se faire la championne de son sexe ce me sera un devoir agréable de lui répondre. Mais, quelque important que soit le problème, il peut ne pas intéresser tout le monde, je ne veux d'ailleurs pas abuser de l'hospitalité des colonnes de l'*Insurgé* ce sera donc par voie privée que ma réponse lui parviendra.

Il ne me reste plus qu'à remercier le camarade Colomer de son impartialité. Il a compris que l'on n'est pas nécessairement un imbécile si l'on s'insurge contre certains dogmes, contre certaines croyances que les féministes déclarent indispensables dans les bagages du surhomme et que s'il est un masculinisme étriqué, qui tente, guidé par un mobile intéressé, de maintenir la femme en tutelle, il est des hommes entièrement libérés des dogmes, de tous les dogmes, et qui refusent de s'incliner devant celui de l'égalité intellectuelle des sexes !

Frédéric FUA.

La Maison claire

Bon nombre de camarades ont rêvé d'une Maison Libertaire. Ce serait l'oasis où ceux qui aspirent à vivre moralement en dehors des laideurs du monde pourraient se retrouver pour communier blier par instants qu'il est douloureux pour certains d'avoir été brutalement jetés sur la triste terre des iniquités sociales.

Notre ami, Marius Theureau qui est devenu l'un des champions de l'idée émise, nous dit que tous ceux que la chose intéresse, pourraient se grouper en un comité où l'on poserait les bases d'une entente pour la réalisation de ce qui n'a existé jusqu'à ce jour qu'à l'état de projets.

Marius Theureau a dressé succintement un plan d'organisation : Location d'un immeuble, établissement d'une bibliothèque, d'un local hydrothérapique, d'une salle de conférences et représentations théâtrales, d'un restaurant à prix réduits, etc. Pour ce qui est de la question finances, Theureau prévoit que cette œuvre de fraternité pourrait être montée par actions de 25 francs (Vingt-cinq).

Présentée sous ce jour, cette conception paraît réalisable. Mais le tout n'est pas de bâtir une maison, faut-il encore qu'au bout d'un certain temps, elle ne tombe point en ruines, faute d'avoir été entretenue. Il importe donc que la Maison Libertaire soit régulièrement fréquentée, pour qu'elle puisse durer.

Cela va peut-être faire pousser les hauts cris à certains purs... mais il faut que le « Foyer » que l'on aura créé, attire les chalands comme le fait telle ou telle exploitation commerciale. Il existe, sous différentes étiquettes bon nombre de maisons communes ou patronages. Ces endroits ont généralement un aspect lamentable.

Ils respirent la tristesse jusqu'à l'outrance, et sauf lorsqu'on y présente des attractions sensationnelles, ils demeurent sinistrement déserts.

Il est donc nécessaire que le Foyer Libertaire soit une Maison Claire. Les murs des salles auront été peints d'une couleur agréable à l'œil et décorés de frises au pochoir exécutées bénévolement par des camarades. Les planchers devront être lavés soigneusement chaque jour. Le mobilier bien que simple sera peint au ripolin.

Les foyers d'origine américaine ou anglaise, traités de cette manière, deviennent ainsi très attrayants.

Il faut que les camarades éprouvent le « désir » de se rendre au foyer qui aura été créé pour eux. La cuisine bien que frugale sera appétissante. Les camarades attachés au service du restaurant devront être vêtus proprement, et non point, sous prétexte qu'ils sont libertaires, arborer un laisser-aller de mauvais aloi.

Mais comme le restaurant, la bibliothèque et la salle hydrothérapique ne suffiraient pas à faire venir en foule les camarades au « Foyer », il faudra que la salle de spectacle y joue un rôle prépondérant.

Le plus souvent possible, on y donnera des conférences et des représentations artistiques dont le programme sera, au lieu d'une attraction tout au plus supportable, une distraction attrayante vers laquelle on se rendra toujours avec plaisir.

Le Foyer Libertaire sera donc avant tout un foyer artistique où l'on donnera des spectacles de musique, de conférences et de comédie. Un camarade expert en la matière pourra organiser des représentation de bon goût.

Il ne s'agira pas alors de faire appel à des artistes médiocres que l'on applaudit par condescendance, pour les remercier d'avoir apporté leur concours gratuit, mais bien à certains artistes de théâtre ou de music-hall de talent véritable, qui sont toujours disposés à accorder leur collaboration aux œuvres de saine éducation sociale.

Donc, le Foyer Libertaire deviendra la Maison Claire où l'on se sentira vraiment heureux de rencontrer des camarades sympathisants. Il doit être cela, et rien autre chose, si l'on veut qu'il vive, au lieu de sombrer lamentablement dans l'indifférence, ainsi que l'ont fait malheureusement trop d'autres œuvres qui recherchaient un but qu'on n'a pas su leur faire atteindre.

BRUTUS MERCEREAU.

L'Entente Anarchiste

Peut être je me fais force illusions, mais j'ai comme une idée que l'entente anarchiste est appelée, sinon maintenant, mais dans la suite, à renouveler le mouvement anarchiste, partant à intensifier la propagande contre toutes les formes d'autoritarisme. Ceci à condition de ne point se départir de son principe essentiel, action, et non doctrine, propagande et non point discussion, concurrence émulation et non pas centralisation, conformisme.

La question n'est pas de se tolérer entre tendances diverses — la tolérance est l'une des formes de l'humiliation, mais de se concurrencer dans le but d'arriver à un même résultat : détruire partout où c'est possible la notion, l'idée que l'archisme est nécessaire pour l'existence des rapports entre humains.

Concurrence et non tolérance, car la tolérance n'est qu'un état d'arbitraire et de bon plaisir, inspiré par la crainte ou la pitié, la nécessité ou la politique. On cesse d'être toléré ou de tolérer quand on ne redoute plus le rival ou quand l'adversaire n'a plus rien à craindre de vous. C'est en vain qu'on voudrait rendre synonymes tolérance et réciprocité ; la réciprocité est une équivalence, un échange tel de services ou d'efforts que ceux qui l'utilisent ne se sentent, en aucun cas, ni lésés, ni dupés, ni amoindris. La réciprocité n'a rien à faire avec la tolérance, où on n'est jamais traité d'égal à égal, ce qui est l'un de ses moindres défauts.

Concurrence, mais dans le sens où peut l'admettre et la concevoir la camaraderie la plus minutieuse, la plus exigeante : chaque individualité, chaque groupement, chaque œuvre s'efforçant, dans son domaine propre, de donner « le plein » de son activité, de son originalité, de sa volonté de démolition et de réalisation.

De démolition et de réalisation ? Sans doute. L'anarchisme, l'anarchisme tout court, est avant tout une thèse négative. La réalisation extérieure vient après la table rase intérieure. C'est quand on a mis en miettes tous les préjugés — civiques, sentimentaux, rationnels même — qu'on peut songer à se réaliser « soi » en premier lieu, en compagnie d'autrui ensuite. Construire avec les vieux matériaux travaillés par la vieille main du vieil homme, réédifier avec les façons surannées et les mots de passe obsolètes des antiques méthodes de juger, d'apprécier, de sentir — quelle plaisanterie ! L'œuvre à faire, c'est de dégoûter à un point tel l'humain de l'autorité que l'archisme ne soit plus possible. D'abord rendre indésirable, insupportable, impossible le prêtre, le moralisteiste, le législateur. On édifiera ensuite un lieu sans Dieu, sans Code, sans Patron.

A la réunion préparatoire de « L'Entente anarchiste », on nous a parlé de la nécessité de la critique. Bravo ! On ne fera jamais assez de critique étatiste, sociale, morale. Critiquons, même en exagérant, le milieu archiste qui nous écrase, dans ses institutions et leurs représentants. Avant de critiquer « nos » camarades, essayons d'abord de les comprendre et de nous demander si, possédant leur tempérament, nous aurions agi autrement qu'ils l'ont fait en telle circonstance donnée. L'essentiel, c'est que là où leur conduite nous paraît blâmable (selon *notre* conception de la vie anarchiste), ils n'aient eu recours, vis-à-vis de leurs camarades, ni à la violence, ni aux institutions archistes, ni à la fraude. S'ils n'ont eu recours à aucun de ces procédés, comment nous érigerions-nous en juges de leurs gestes ?

Donc, la critique mutuelle a des bornes et ces bornes, la bonne camaraderie les reconnaît facilement: ne pas nuire à son camarade dans son activité, dans sa propagande, dans son œuvre, dans ses réalisations, dans la satisfaction de ses besoins, dans l'accomplissement de ses désirs. **Ne pas se tirer dans le dos.** Oui, c'est cela, rien que cela, mais tout cela. Pas de médisances ni de calomnies. Je ne veux pas, dans l'Entente, être exposé à me rencontrer avec un soi disant camarade, qui me débine par derrière, me vilipende dans un journal sous un pseudonyme autre que l'habituel, se met en travers de ma course à plus de bonheur. Soyons contents, allègres, de voir *notre* camarade tirer de la vie, de SA vie, le plus de joies possibles, davantage de jouissances, même et surtout si cette joie, si ces jouissances sont autres que celles qu'aurait souhaiter notre déterminisme, à nous. Quand donc cela passera-t-il de l'abstrait dans le concret de la vie quotidienne, s. v. p.? Selon notre déterminisme, dans la sphère spéciale de notre activité, de nos aspirations, fournir le maximum de rendement possible. Sans nous gêner, sans nous entraver, nous plaisant à nous faciliter, quand faire se peut, l'expression, l'expansion, l'accomplissement de nos déterminismes particuliers.

On a parlé d'un journal unique. Pourquoi faire et comment le faire ? Un journal a huit ou seize pages où chaque animateur, chaque tendance posséderait une ou deux pages en toute propriété, sans ingérence d'autrui. Où le lecteur qu'une seule tendance intéresse serait forcé d'ingurgiter le contenu des sept ou quatorze pages qui n'ont pas d'intérêt pour lui, ou, s'il ne les lit pas, de contribuer de sa poche à les faire vivre. Qu'y a-t-il d'anarchiste, d'individualiste à lui imposer ce sacrifice ? Avec autant d'administrations qu'il y a de tendances, cela va sans dire ? Cela ne se soutient pas. Mieux vaut envisager une parution moins fréquente, en rapport avec le nombre d'amis, le chiffre de lecteurs ou d'abonnés que peut réunir ou gagner chaque tendance. Plus l'organe d'un impulseur ou d'une tendance fera montre de vitalité et d'originalité, plus elle acquerra de lecteurs. Il y a bien moins d'empiètements et de froissements à redouter dans la spécialisation, par exemple, que dans la fusion de l'alliage. Entente, entr'aide entre les différents périodiques ou œuvres, non point absorption des unes dans les autres, voilà qui me paraît préférable et plus logique.

Autre chose : une campagne peut intéresser spécialement telle individualité, tel groupe, telle œuvre, tel journal coparticipant à l'entente — ne point intéresser les autres ou ne retenir l'intérêt que d'une partie des unités ou collectivités adhérentes. Cela découle de source. Nous visons à une entente, non à une centralisation d'efforts. Chacun agit selon son déterminisme et on n'en est pas de moins bons compagnons. Nul des participants à l'Entente ne saurait trouver à redire à ce que tel ou telle se consacre exclusivement à telle campagne plutôt qu'à telle autre dès lors qu'elle est dirigée, en fin de compte, contre la domination ou l'expledation, les institutions ou les préjugés qui les maintiennent, que ce soit en matière de gouvernement, d'art, d'éducation, de littérature, de production, de consommation, de loisirs ou de récréation, etc., etc.

J'imagine une assemblée générale de l'Entente anarchiste (je ne tiens pas au mot assemblée du tout), au cours de laquelle quelqu'un appelle l'attention des assistants sur la nécessité de telle ou telle propagande.

Tous ou un certain nombre des assistants peuvent être d'accord pour l'entreprendre. Il peut se faire également que la voix de celui qui a fait la proposition ne trouve pas d'écho et qu'il ne lui reste plus qu'à s'atteler seul à la besogne. Cela dépendra du déterminisme de chacun, mais il ne viendra à l'esprit d'aucun des assistants d'entraver une propagande ou de lui faire tort, même si elle n'était entreprise que par un seul, une seule camarade. Il suffit qu'elle soit antiautoritaire pour avoir sa place dans l'Entente. En d'autres termes, ce n'est pas le **monisme** d'une propagande anarchiste qui sert de trait d'union entre les adhérents à l'Entente anarchiste, c'est le pluralisme des multiples propagandes qui se basent sur le combat contre l'autorité et l'interventionnisme étatiste ou gouvernemental, la domination de l'humain ou du milieu sur son semblable, l'exploitation de l'humain ou du milieu par son semblable (et vice versa). — **E. Armand.**

Dans le dernier « Libertaire », Lentente nous dit qu'il ne veut pas d'union avec l'exploiteur, celui qui retient à son salarié l'appoint qui lui permettrait de jouir de son salaire intégral. Il a bien raison, l'exploitation n'est ni justifiable ni défendable. Seulement, le bénéficiaire et la victime de l'exploitation n'existent que l'un par l'autre et, actuellement, l'exploité est un exploiteur qui ne craint pas, pour son plaisir, pour payer meilleur marché, de laisser exploiter de plus malheureux que lui encore.

Lentente sait aussi bien que moi que tel exploité se soucie fort peu que les chaussures qu'il porte aient été confectionnées en prison, à des conditions de salaire plus que dérisoire, ou encore que pour se procurer telle joie passagère, faire tel voyage, celles ou ceux qui lui permettent cette satisfaction n'aient pas travaillé dans des conditions d'hygiène effroyables ou n'aient pas été obligés de subir de dégradantes promiscuités. On ne sait pas bien où commence et où finit l'exploiteur; telle coopérative de consommation favorise bien davantage la grosse exploitation que tel artisan travaillant, aidé de un ou deux ouvriers. Enfin, si l'on veut rester dans l'absolu, force est de reconnaître qu'actuellement, éditer un journal ou publier des brochures, c'est favoriser une spéculation des plus éhontées. Pour finir, je me permettrai de demander à Lentente de faire une enquête parmi les anarchistes communistes, dont la devise est : « De chacun selon ses forces à chacun selon ses besoins. » Peut-il admettre qu'un couple d'ouvriers qualifiés se fasse 350 à 400 francs par semaine, alors que, dans la même ville ou dans une ville de même importance, où la vie est aussi chère, tel manœuvre arrive péniblement à rapporter au logis 200 francs hebdomadairement, au logis où l'attendent trois enfants et une compagne, que la progéniture à soigner empêche de travailler en atelier ?

Cela fait bien de dauber sur l'égoïsme individualiste, d'exalter l'altruisme, etc., mais Lentente n'est-il pas d'avis que si les communistes anarchistes pratiquaient entre eux — et rien ne les en empêche s'ils voulaient s'organiser dans ce but — leur programme, cela vaudrait mieux pour leur propagande que maintes déclamations contre l'individualisme anarchiste ?

E. ARMAND.

Si ce journal vous intéresse,

Si vous voulez assurer sa parution régulière,

ABONNEZ-VOUS

Six mois : 8 francs - Un an : 16 francs

Russie et Communisme

Une lettre de Guilbeaux

J'avais demandé ici même à Guilbeaux, ce qu'il pensait des explications de Koursky sur l'affaire Lazarevitch (Guilbeaux m'ayant écrit qu'il comprenait que *comme anarchiste*, je n'en sois pas satisfait). Il est juste — et il est peut-être intéressant — de publier sa réponse reçue ces jours-ci :

« Je me soumets à tout ce que décide et juge mon parti. *Mon expérience personnelle me permet de croire que L. n'a pas été condamné à la légère. Je pourrais vous citer maints cas de personnes qui apparemment n'étaient pas hostiles au gouvernement soviétiste et qui en réalité exerçaient une activité dangereuse et secrète. L. a-t-il montré le néant des accusations portées contre lui et qu'a résumées le camarade K. ? A ma connaissance, non. Le fait qu'il a collaboré avec X. n'est pas pour me rassurer. Je n'accuse pas X., mais je connais son esprit religieux, mystique et ses conceptions trop souvent diamétralement opposées au marxisme. Si même X. était le plus pur entre les purs savait-il lui-même l'activité de L. ?*

Je ne renie pas un mot de ma brochure que vous avez analysée dans l'« Insurgé ». Le mérite de Loriot pendant la guerre demeure incontestable et c'est moi qui l'ai présenté à Lénine à la veille du départ de celui-ci en « wagon plombé ». Mais jugeant d'après les faits et les documents, je suis obligé de reconnaître que Loriot — ses thèses le prouvent d'abondance — a manifesté, dans les derniers temps, des déviations de droite nettement caractérisées. Les mérites de Martov ont été autrement grands que ceux de Loriot et pourtant !... Aussi bien, si vous suivez attentivement ma brochure, vous vous apercevrez que j'y critiquais déjà certains actes de Loriot.

Quant au journal « Ce qu'il faut dire », *Lénine en appréciait certains articles, parce que la presse socialiste avait l'attitude que vous savez, mais surtout les ordres du jour des organisations ouvrières et les quelques mots révolutionnaires accompagnant les souscriptions des ouvriers, sollicitaient ce profond connaisseur des masses.*

Vous qui êtes individualiste impénitent et contre toute organisation et qui au surplus avez une attitude exclusivement négative, ne pourriez évidemment être d'accord avec moi. Mais la politique est une chose tout à fait différente de la philosophie. Dans le premier cas les faits et le relatif tompteut, dans le second, les idées pures et l'absolu. Voilà ce qui nous sépare... pour le moment ?

Je reste bien vôtre : HENRI GUILBEAUX.

A cela, je répondrai le plus nettement et brièvement possible :

1) Loriot. Il y aurait beaucoup à dire, mais il est assez grand pour se défendre tout seul.

2) « Ce qu'il faut dire ». Cela ne fait que confirmer et préciser ce que j'ai dit.

3) Mon attitude. Je ne sais pas si je suis « individualiste impénitent ». P. Ramus m'a déjà traité de « communiste déguisé ». Alors !... Je ne suis pas contre toute organisation. Je suis syndiqué : section de l'Oise de la Fédération de l'Enseignement adhérente à l'Internationale de l'Enseignement, à la C. G. T. U., à l'I. S. R. et même au... Comité Central d'Action ! J'ai donc le droit d'en parler autant que Cachin. Attitude négative ? Pas plus que d'autres. Mais hostile au bluff. Une politique qui ne respecte pas sa philosophie est une chose dégoûtante. Quant au « relatif » et à l'« absolu », des mots. Les partis « de gauche » reprochent aussi aux communistes leur attitude négative d'opposition tandis qu'eux collaborent. Cela ne prouve rien.

4) Affaire Lazarevitch. *Vous vous soumettez à tout ce que décide et juge le P. C..!* Toute discussion devient inutile après cette déclaration. Mais cela peut mener loin ! Si X. est un jour poursuivi, vous vous inclinerez d'autant plus qu'il n'est pas orthodoxe. Loriot russe, au lieu d'être combattu idéologiquement (!) serait sans doute coffré. Moi-même sans doute avec qui vous daignez discuter aimablement, puisque, en la circonstance, je « combats le gouvernement soviétiste !.. » Et bien d'autres encore !

Non, Lazarevitch n'a pas été condamné à la légère. Il ne s'agit pas d'une erreur judiciaire. Cela fait partie d'une politique. On emprisonne ceux qui sont restés de vrais révolutionnaires, fût-ce contre le gouvernement soviétique, mais pendant ce temps les nepmens, les Koulaks sont en liberté et vivent largement. Je sais que la révolution n'est pas une idylle, une pastorale. Je comprends que la violence soit parfois nécessaire. *Mais pas contre un révolutionnaire*, même non-orthodoxe et surtout tant que les pires adversaires d'une vraie révolution jouissent de l'impunité et même de faveurs.

MARCEL WULLENS.

Les anarchistes idistes apprendront avec plaisir que les « Editions de l'**En Dehors** » viennent d'éditer une brochure dont le texte français est accompagné de la traduction ido, revue par C. Papillon. En voici le contenu : E. Armand : Est-ce cela que vous appelez vivre ? (Ka vi nomas to vivar) ? — L'en dehors (l'exteresanto). — Pensées pour la vie quotidienne (pensi omni-die). — La ruse (la ruzo). — Marguerite Després : L'amour libre (libera amor). — Franco contre 0 fr. 80 à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, à Orléans, ou à la librairie de l' « Insurgé ».

CHOSES D'ESPAGNE et d'ailleurs

Décidément, toutes les dictatures, quels que soient leurs points de départ — par en haut ou par en bas — finissent par user des mêmes moyens de gouvernement.

Tandis qu'en Italie, le dictateur supprime impitoyablement toute presse à expression autre que fasciste, en Espagne — malgré une terrible répression, de monstrueux assassinats, la dissolution de fait, par la dispersion de ses éléments des groupes anarchistes et de la Confédération nationale du Travail — la presse libertaire était assez importante.

Certes, un journal mourait par-ci par-là, des rédacteurs étaient incarcérés ; cependant, d'autres feuilles naissaient et courageusement se mettaient à la besogne.

Mais, coup sur coup, nous apprenons la disparition de **El Productor,** de Barcelona, toute la rédaction étant sous les verrous.

De **Prometeo,** qui n'a pu tirer que deux numéros, le second, quoique visé par la censure, a été saisi partout par les autorités.

« *Nueva Aurora.* » devait paraître, revue féministe, avec une collaboration de grand choix. — Interdite.

« *Vida Sindical* » ne nous parvient plus, sans doute disparue aussi.

« *La Revista Blanca* » et « *Generacion consciente* », les deux belles revues dont nous avons parlé maintes fois, continuent régulièrement leur parution. Leur tenue éducative leur assure une stabilité relative.

Nous avons également reçu :

« *Accion Social obrera.* », hebdomadaire, organe des syndicats de la province de Gerona, adhérents à la C. N. T.

Ce journal nous fait amèrement regretter l'étroit corporatisme de nos C. G. T., ou leurs conceptions politiques.

On sent dans ces articles un large courant libertaire, humain. On y lit une conception de vie moins pauvre que celle qui consiste à demander un meilleur salaire. Un idéal éclaire ces ouvriers-là, qui voudront certainement un jour prochain le faire entrer dans la réalité.

Rédaction : Federacion de Sindicatos Obreros, San Felix Martir (La Dalia).

Mais à la lecture d'un autre périodique espagnol, paraissant à New-York, P. O. Box 35, Station D, *Cultura Obrera*, nous ne pouvons nous empêcher de songer douloureusement à la grande légèreté des propagandistes d'une idée qui les met en constante opposition avec les forces coercitives de l'Etat.

Nous lisons, en effet, dans le numéro du 1er mai : « Victimes de la bourgeoisie »

« La compagne du camarade Cordon, lequel est emprisonné à la Modèle, de Barcelone, est, désemparée, à la rue avec quatre jeunes fils, si la solidarité des amis ne se manifeste. Que chacun fasse ce qu'il pourra. »

Nous avons bien lu, quatre petits enfants.

Les oiseaux ne font leurs œufs que lorsque le nid est construit, et si quelqu'un vient troubler leur tranquillité, ils cassent les œufs ou cessent de les couver.

Le militant est constamment menacé, sinon dans sa vie, du moins dans sa liberté. D'un jour à l'autre, les sbires peuvent le saisir, et jeter ainsi ses enfants dans la vie: sans toit, sans habits, sans pain. Ah ! certes, la solidarité des camarades interviendra, mais est-ce là une solution ?

Plus le lutteur est seul, plus il est fort. Une femme — en général — diminue considérablement les possibilités d'action ; mais des enfants : cela casse bras et jambes.

C'est une erreur de croire qu'il y aura d'autant plus de révolutionnaires que les révolutionnaires auront d'enfants. Leur éducation est nécessairement donnée dans de mauvaises conditions. On ne peut pas soustraire entièrement l'enfant au milieu social que l'on veut réformer.

Ceci pour des révolutionnaires ; mais quand il s'agit d'anarchistes, la chose est encore plus grave : l'anarchiste est une exception, un monstre, dans la société actuelle. Qu'il ait pu dégager sa personnalité du fatras d'inepties et de lâchetés sous lesquels on l'avait ensevelie, c'est vraiment extraordinaire.

Ses enfants naissent avec souvent d'autres prédispositions, d'autres tendances. Le père, parce qu'anarchiste, ne peut se sentir le droit d'user de son « autorité » pour « obliger » l'enfant dans un sens qui ne lui agrée pas. N'en pouvant faire un anarchiste ou même un révolutionnaire, le père n'aura plus que l'amer regret d'avoir donné vie à un indifférent, ou un ennemi...

Pends-toi, brave homme !

La propiedad : Positivismo y communismo, por Luis Lagarrigue.

Un petit volume édité à Santiago de Chil.

Je ne connais pas l'œuvre de Luis Lagarrigue, dont a parlé maintes fois notre ami Zisly, dans « La Bataille » et « La Feuille ». Je ne doute pas qu'elle ne soit très intéressante à étudier, quoique les thèses exposées n'aient rien de particulièrement nouveau.

Tout au long de son exposé, l'auteur renouvelle les vieux truismes de l'Economie politique. On est surpris de ce qu'un esprit aussi cultivé que paraît l'être Luis Lagarrigue, se complaise ainsi aux chemins battus et rebattus.

Le « Pape » A. Comte, imprègne l'idéalisme « senti » de l'auteur. Son livre mériterait une longue réfutation, que nous donnerons sans doute un jour à nos lecteurs.

Contentons-nous, afin que l'on connaisse l'esprit de l'ouvrage, de traduire la préface :

« Quand on traite de la propriété, il est indispensable de distinguer la propriété animale de la propriété sociale. La première se réfère à ce que l'animal consomme et use ou destine à la consommation ou usage de son intérieur. Cette propriété animale se base sur la force ,et quoiqu'il défende sa propriété comme sa vie, toujours le faible perd l'une et l'autre.

« La société veillant sur cette propriété animale permet que les faibles existent, défendant leurs propriétés et leurs vies. La société met ainsi un frein à la lutte animale pour l'existence de quelques-uns et établit la coopération sociale pour l'existence de tous.

« Les individualistes et les métaphysiques ont prétendu expliquer ce phénomène de garantie sociale de la propriété et de la vie avec le concept absurde du droit et ont proclamé le droit à la propriété comme le droit à la vie. L'homme, dans la société, a seulement des devoirs ; devoir de consommer le moins possible, devoir de conserver sa vie pour servir à la société et devoir de la sacrifier pour elle... etc. »

A. LAPEYRE.

A Gaston Le Rest

Ainsi Le Rest, la justice bourgeoise vient en t'envoyant dans une colonie pénitentiaire, de débarrasser l'honorable société française d'un malfaiteur dangereux.

Car, il paraît, Le Rest, que, sous le ministère Briand — surnommé Le Pacifiste — c'est un crime abominable de protester contre la guerre du Maroc.

On te l'a d'ailleurs fait bien voir...

Et pourtant, tu avais, Le Rest, une assez bonne raison de détester les guerres : celle de 1914 t'avait ravi ton père, et ton père n'était jamais revenu. Et tu pensais que les guerres sont criminelles, qui rendent les femmes veuves et les enfants orphelins.

Il paraît, Le Rest, que de telles idées sont subversives. Ah ! si, au contraire, tu avais fait partie d'une centurie fasciste ! Si tu t'étais enrôlé dans une ligue de ces fils à papa défilant au pas cadencé, par rangs de quatre et armés de gourdins que le distingué Me Rateau, avocat général, qualifie de « jeunes gens parfaitement honorables » ; si tu avais pensé que :

« Mourir pour la Patrie (Française),
C'est le sort le plus beau, le plus digne [d'envie. »

et que les Riffains qui meurent pour la patrie (marocaine) sont d'affreux bandits ; si tu avais crié partout : « Vive la guerre du Maroc et à bas les pacifistes ! », alors, Le Rest, tu aurais pu prétendre à la plus belle des carrières ! Je suis sûr que Taittinger t'aurait fait cadeau d'une délicieuse chemise bleue, que Binet-Valmer t'aurait appris l'exercice « à la française », et Castelnau le catéchisme de persévérance. Tu n'aurais jamais connu l'école de correction, car tu aurais joui de cette impunité dont les magistrats de la République font bénéficier les « jeunes gens honorables », adversaires du régime républicain.

Mais toi, Le Rest, tu avais dix-sept ans ! Dix-sept ans ! On est jeune... et on ne sait pas ! Dix-sept ans ! C'est l'âge des illusions généreuses ! Les dirigeants français qui t'avaient arraché ton père lui avaient promis que cette tuerie serait la dernière : « Faites la guerre pour que vos fils n'aient pas à la faire. » Et ton père, Le Rest, l'avait cru ; ils avaient également parlé du « Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », et ton père était de cet avis...

Et quand la guerre du Maroc et des peuples marocains à disposer d'eux-mêmes éclata, tu compris, Le Rest, que MM. les dirigeants avaient effrontément menti. Et, naturellement, Le Rest, tu fus révolté par ce mensonge. Comme on t'avait dit que la France était le pays de la liberté (liberté de la pensée, de la presse, etc.), tu pensais avoir le droit de dénoncer publiquement le mensonge : contre la guerre marocaine, tu protestas en collant sur les murs des affiches et des papillons.

Malheureux ! Et l'ordre, qu'en fais-tu ? Voyez-vous ça, un gosse de 17 ans qui essaie de « le » troubler ! Ses partisans trouvent que c'est très grave. Et les justiciers républicains, qui sont du nombre des partisans de l'Ordre, oubliant les promesses fallacieuses des dirigeants et la liberté, t'envoient dans une école de correction jusqu'à ta majorité, ne voulant pas tenir compte que ta vie avait été jusque-là exemplaire et que tu étais l'unique soutien de ta mère veuve, qui devra rester pendant quatre ans seule au foyer désert.

Quand tu auras terminé tes quatre ans de colonie pénitentiaire, on t'enverra dans cet autre bagne : la caserne. Et peut-être pendant que tu feras ton service militaire, le gouvernement, les militaires et les marchands de munitions affirmeront gravement qu'il serait juste, raisonnable et nécessaire d'aller « civiliser » une de nos autres colonies. On t'embarquera alors à destination de l'Afrique ou de l'Indo-Chine. Là bas, si les conserves avariées ou les fièvres ne t'abattent pas, tu seras abreuvé de gnole et d'éther, et lancé avec tes camarades français à la baïonnette contre les indigènes qui ne te veulent aucun mal et à qui tu n'as jamais rien fait. Il se peut que tu restes dans un de ces assauts. Ce sera pour toi un sort magnifique, puisque tu seras « Mort pour la patrie ». Plus tard, des patriotes crieront que tout est perdu si la France ne se repeuple pas. Ils conseilleront aux femmes de faire des enfants.

Et ta mère, Le Rest, ne comprendra pas.

G.-H. DHOMPS.

BOUTADES

Deux façons de considérer notre entourage :

1° ou comme le décor et les figurants de la scène sur laquelle nous sommes les principaux et presque uniques acteurs;

2° ou comme la scène et les acteurs d'un long drame dont nous sommes les spectateurs privilégiés.

⁂

En question aux théoriciens et militants anarchistes :

La croyance en une Société future meilleure est-elle nécessaire pour être qualifié anarchiste ?

⁂

Barrabas et Jésus

Le peuple n'a-t-il pas eu inconsciemment raison de demander la délivrance de Barrabas ? De Jésus ou de lui, n'est-ce pas Jésus qui méritait le mieux être crucifié ? Car lequel des deux a, par sa naissance, sa vie, son exemple, son enseignement, fait fondre sur les peuples présents et à venir les pires calamités : Barrabas, vulgaire bandit aux moyens limités ou Jésus bouleverseur et bourreau social au profit de la caste des profiteurs religieux et philosophiques ?

⁂

En général, la femme aime l'homme et s'y attache comme le lièvre aime l'arbre et s'y attache.

⁂

Ce ne sont pas les grosses firmes qui possèdent le plus de bons de la Défense nationale, de titres d'emprunts, mais la masse des petits rentiers, des ouvriers et bourgeois économes. Donc l'Etat marche surtout à l'heure actuelle avec **les économies des travailleurs**.

⁂

Parmi les mystiques, les spiritualistes, beaucoup croient à une survie, cette vie matérielle présente n'étant qu'accessoire. Il est donc logique qu'ils la sacrifient facilement pour s'assurer une survie d'autant meilleure que le sacrifice aura été plus grand.

Au contraire, les matérialistes tiennent davantage à leur vie. En la perdant, ils savent qu'ils perdent tout. Ils n'ont pas de troc à faire. Leur conduite ne peut être la même que celle des gens à vies prolongées ou à répétition. Ils n'iront pas, par exemple, se faire massacrer comme objecteurs de conscience, mais, **en rusant,** ils essaieront d'échapper à la guerre et de retirer les copains de ses griffes. Et ceci vaut bien cela, quoique ce doive être fait avec beaucoup moins d'éclat.

(A Ghislain — à propos de son admiration pour les pacifistes à esprit religieux.)

RAISONNEUR.

Le 6e fascicule de l'Encyclopédie Anarchiste

Le 6e fascicule de l'*Encyclopédie Anarchiste* vient de paraître.

Rappelons que dans le 5e fascicule, on trouvait, entre autres pages d'un vif intérêt, de remarquables études sur : *Autonomie* (Pierre Besnard), *Autorité* (Voline), *Avortement* (Dr. Elosu), *Axiome* (Paul Morel), *Banque* (P. Besnard), *Barricade* (A. Lapeyre), *Basilique* (Ed. Rothen), *Beauté* (Ed. Rothen), *Beaux-Arts* (Ed. Rothen), *Besoins* (G. de Lacaze-Duthiers), *Bêtise* (G. de Lacaze-Duthiers), *Bible* (E. Armand, L. Brocher, Raoul Odin).

Dans le 6e fascicule nous trouvons longuement analysés, les mots : *Bien* (E. Armand), *Bien-être* (Sébastien Faure), *Bienfaisance* (Sébastien Faure), *Biologie* (Dr. Elosu, Voline), *Biribi* (Jean Marestan), *Bistrocratie* (G. de Lacaze-Duthiers), *Bonheur* (L. G.), *Bolchevisme* (Archinoff), *Bonheur* (Sébastien Faure), *Bonté* (Ed. Rothen), *Bourgeoisie* (Georges Vidal, A. Lapeyre), *Bourse* (P. Besnard), *Bourse du Travail* (P. Besnard), *Brigandage* (Georges Vidal, P. Besnard), *Budget* (S. F.), *Bureaucratie* (J. C.), *Calomnie* (Louis Loréal), etc.

On voit, par cette simple énumération, l'intérêt puissant de l'*Encyclopédie anarchiste*. Répétons sans nous lasser (s'il en est encore besoin), que tous les camarades doivent posséder dans leur bibliothèque ces fascicules qui, rassemblés et reliés, constitueront plusieurs magnifiques volumes indispensables à la parfaite connaissance de l'idéal et du mouvement anarchistes :

(Abonnements : 6 fascicules, 24 francs ; 12 fascicules, 48 francs ; 18 fascicules, 72 francs, etc... Adresser les fonds à Sébastien Faure, 54, rue Pixérécourt, Paris (20e), chèque postal : 733-91).

Le Gérant : A. COLOMER.

IMPRIMERIE CENTRALE.

5, rue Erard, Paris-12e.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

LES RÉUNIONS

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE GAUCHE

Mercredi 2 juin, à 20 h. 30, Maison des syndiqués, 18, rue Cambronne (métro Cambronne), conférence publique et contradictoire par Jean Vaquère, étudiant en médecine : Le chahut à l'Université. De Scelle à Prenant. L'inégalité devant le savoir.

La contradiction courtoise est sollicitée.

Mercredi 9, causerie sur l'Algérie, par Saïl Mohamed.

Entrée gratuite.

⁂

CERCLE ANARCHISTE DE MONTMARTRE

Un moment interrompu pour des motifs particuliers, entre autres sa réorganisation, ses amis ont décidé de continuer les séries de conférences débats, gratuites, éducatives autant qu'éclectiques, comme par le passé, sans se départir des grandes lignes qui avaient été tracées à son début.

Le Cercle se réunira tous les mercredis à 21 heures, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès. Bibliothèque, journaux, etc.

Mercredi 2 juin, débat public et contradictoire sur : La grève est-elle un facteur d'évolution sociale ?

La contradiction est sollicitée.

⁂

CERCLE ANARCHISTE DU XXe

Le Cercle se réunit tous les mercredis à 20 h. 30, 4, rue de Ménilmontant.

Mercredi 3 juin, causerie par un camarade.

D'importantes questions y seront discutées.

Présence indispensable de tous les copains.

Bibliothèque, journaux et brochures

⁂

LES COMPAGNONS DE L'EN DEHORS

Salle Hermenier, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers), lundi 24 mai, E. Armand : Quelques éclaircissements sur l'individualisme anarchisme économique selon Tucker, Mackay, Tchorny, etc.

⁂

LES AMIS DE « L'ANARCHIE »

Lundi 7 juin, à 20 h. 30, salle Portejoie, 56, rue Claude-Vellefaux (métro Combat), causerie par Albert Soubervielle sur **Le travail.**

Invitation cordiale est faite à tous les camarades anarchistes et sympathisants à quelque tendance qu'ils appartiennent.

⁂

GROUPE D'EDUCATION SOCIALE DE LOCHES

Jeudi 3 juin, à 20 h. 15, salle Aubard, conférence publique et contradictoire par Louis Rimbault, fondateur de « Terre libérée ».

Sujet traité : L'Etat contre les fumeurs. Une grève des fumeurs est-elle possible ? Peut-on cesser subitement de fumer ?

Participation aux frais : 1 franc.

⁂

AMIS DE L' « EN DEHORS » DE LYON

Le 31 mai, à 20 h. 30, salle de l'Unitaire, 129, rue Boileau, causerie par E. Armand.

En dehors de qui et de quoi : la vérité sur notre propagande en faveur de la liberté de l'amour ; l'Entente anarchiste ; formation d'un groupe d'amis de l' « En Dehors » à Lyon. L'après-midi, ballade.

Rendez-vous à 14 h. 30 place Raspail (côté sud).

L'EN DEHORS. — Sommaire du numéro 79-80 : L'anarchisme associationniste (F. Kraemer). — En guise d'épilogue. — Le combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme en amour (E. Armand). — Comment éviter les maladies vénériennes (docteur A.-R. Proschowsky). — Débrouillons-nous (Fernand). — Les compagnons de l'En Dehors. — Glanes, nouvelles, commentaires. — A ceux qui nous aiment. — Souvenir (Maurice Immbard). — L'Entente anarchiste). — Eros sur la roue (E. Armand). — Différents visages de l'individualisme anarchiste : Manifeste de l'Association des anarchistes individualistes allemands. — Réalités, vérités (G. de Lacaze-Duthiers). — Machine infernale (P. Paillette). — Joie et douleur (A. Bailly). — Notre point de vue (E. Armand). — Qu'est-ce que l'Association anarchiste paysanne ? — Principes primordiaux (Stanley Oxley). — Correspondance. — En marge des compressions sociales. — Grandes prostituées et fameux libertins (Emilio Gante et E. Armand). — Parmi ce qui se publie. — Toi (Henri Bey). — Croquignoles. — Trois mots aux amis. — Avis et communications.

Franco contre 0 fr. 50 à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Librairie de "l'Insurgé"

Louise Michel. — La commune .... 10 »
Max Stirner. — L'unique et sa propriété ..... 10 »
Jules Vallès. — Les Réfractaires .... 9 »
L'enfant ..... 9 »
Le Bachelier..... 9 »
L'insurgé ..... 9 »